



— Qu'as-tu, petite ?... Pourquoi ce soupir ?

C. I.

LIVRAISON 4^e

La foule commença à se débânder, apeurée.

— Circulez !... Circulez ! Dispersez-vous ! cria la voix d'un officier de paix.

Cet ordre n'était pas facile à exécuter ; mais les cavaliers simulèrent une charge pour obtenir un effet plus rapide.

Les chevaux avancèrent contre la foule compacte, la poussant vers les rues latérales ; les femmes criaient, les hommes blasphémaient, mais tous étaient contraints de céder à la force.

Et en moins de cinq minutes, la foule fut dispersée ; la rue resta libre, presque déserte.

Le chemin étant dégagé, le cocher poussa son cheval pour arriver plus vite. Mais un sergent de ville lui intima l'ordre de s'arrêter.

— On ne passe pas par ici !... Où allez-vous... ?

— Rue du Cherche-Midi, répondit Mathieu.

— Jusqu'à nouvel ordre, personne ne passe par cette rue.

— Mais nous devons y aller ! tenta la jeune femme.

Son beau-frère l'empêcha de continuer.

— Il ne nous reste qu'à retourner en arrière, Lucie...
Il est inutile d'insister...

Elle laissa retomber ses bras le long de son corps, dans un geste d'abandon et de résignation douloureuse.

— S'il n'y a pas autre chose à faire, retournons, Mathieu !

Le cocher fit tourner son cheval et refit en sens inverse la route déjà parcourue.

La pauvre femme pleurait en silence :

— Ah ! Mathieu ! s'exclama-t-elle tout à coup, en poussant un profond soupir. Pourquoi le destin s'acharne-t-il avec tant de cruauté contre moi ? Qu'ai-je fait de mal pour mériter un semblable châtement ?

Le frère du condamné posa affectueusement sa main sur le bras de sa belle-sœur.

Puis, d'une voix vibrante d'émotion et de tendresse, il lui dit :

— Combien de fois, nous, pauvres mortels, nous posons-nous cette question, sans y trouver de réponse ? Ne sommes-nous pas les esclaves du destin, à la volonté duquel nul ne peut se dérober... ?

— Tu as raison !... Mais comment peut-on supporter une épreuve comme celle-ci ? gravir un tel calvaire ?...

Mathieu secoua la tête et murmura :

— Il faut avoir la force de le supporter, Lucie !... La révolte ne servirait à rien... Et l'on finit toujours par comprendre que la patience est la meilleure arme pour soutenir la lutte contre la fatalité... Comme on ne peut pas lui opposer la force, il faut se résigner...

— Se résigner... oui... Mais c'est si difficile, Mathieu ! Comment pourrai-je me résigner si je ne devais plus revoir Alfred ?

— Peut-être, pourrions-nous le voir demain, Lucie... Comme tu t'en es rendu compte toi-même, la police a dû aujourd'hui prendre des mesures spéciales en raison des manifestations...

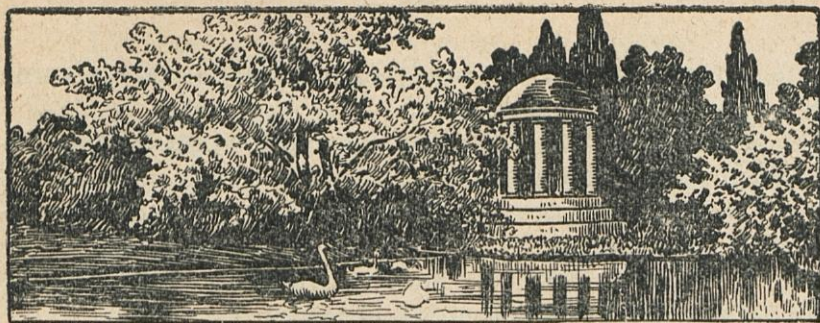
La jeune femme leva ses yeux remplis de larmes et répéta comme dans un songe :

— Demain... demain...

— Courage, Lucie !

— Demain !... Toujours attendre... Ah ! non, je ne puis résister à cette épreuve, Mathieu !

Pauvre femme !... Elle ne soupçonnait pas combien longue serait son angoissante attente !... Combien serait plus amère encore la terrible épreuve !



CHAPITRE LIV

DE NOUVEAU EN CELLULE...

Tout ce qui était arrivé était donc vrai ?

Ne s'agissait-il pas d'un mauvais rêve, d'un atroce cauchemar ?

Non !... Il n'avait pas rêvé !... Ce n'était pas un cauchemar, mais bien l'épouvantable, la tragique réalité !

Alfred Dreyfus se trouvait de nouveau dans sa cellule qui mesurait à peine quatre mètres carrés.

De nouveau, il voyait les murs nus, humides, sales ; ce carrelage ignoble, pleins de trous et de fissures ; cette petite fenêtre grillagée par laquelle entraît à peine l'air suffisant pour que le prisonnier n'étouffe pas tout à fait.

Quelques heures plus tôt, il en était sorti, le cœur plein d'espoir...

Et maintenant !...

Mais, était-ce possible ? L'avait-on vraiment condamné ?

Le jeune capitaine croisa les bras sur sa poitrine et se mit à marcher autour de la cellule, la tête basse et le regard fixé au sol.

Était-il possible de concevoir une pareille chose ?

C'était inouï ! invraisemblable !

Il alla s'asseoir sur son lit en secouant la tête, comme s'il renonçait à comprendre.

Il éprouvait la sensation qu'une épaisse brume s'étendait devant ses yeux et, que, derrière elle, s'agitaient confusément tous ceux qu'il avait vus en ces jours de tristesse et d'angoisse.

L'audience avec tous ses incidents, la longue attente du verdict des jurés, et, enfin, la sentence !

Et ils l'avaient condamné au bagne !

Dégradation... travaux forcés...

Comme de loin, de très loin, il lui semblait entendre la voix du président du tribunal qui annonçait :

— Le capitaine Alfred Dreyfus est coupable...

Il releva la tête, comme s'il écoutait, puis il se mit à parler à haute voix :

— Coupable ! Moi, coupable !... Mais ce n'est pas vrai ! Je n'ai rien fait de mal...

Et, poussant un cri furieux, désespéré, il ajouta :

— Mensonge !... Tout celà est mensonge !... Je suis innocent ! Innocent !

Ce cri parut le réveiller de l'espèce d'hypnose dans laquelle il s'agitait depuis un moment. Il se passa la main sur le front :

— Mon Dieu ! Vais-je devenir fou ?... Tout cela est inconcevable ! Il n'est pas possible qu'ils m'aient condamné...

Et, dans un élan de révolte désespérée, il courut vers la porte, la secoua frénétiquement en criant :

— Ouvrez !... Laissez-moi sortir !... Laissez-moi rentrer chez moi où m'attendent ma femme et mes enfants !

Mais rien ne lui répondit.

Brisé par l'inutile effort qu'il venait de faire, le malheureux lâcha les barreaux ; puis se porta la main à la gorge pour ouvrir le col de son dolman.

Un sourd gémissement sortit de ses lèvres.

Ses genoux tremblaient, ses jambes se dérobaient sous lui, refusaient de le porter. Son regard, à demi privé d'expression, restait fixé dans le vide. Son visage était défiguré par une grimace douloureuse. L'infortuné pleurerait... des sanglots le secouaient tout entier...

Déporté à vie !...

Et Lucie ! Et les enfants ?

On voulait le séparer d'eux, pour toujours ?... toujours ?

Ses sanglots devenaient convulsifs ; enfin, un torrent de larmes inonda son visage.

Il fit un pas, un autre... puis se laissa de nouveau tomber sur son misérable grabat.

Impossible... impossible de résister...

Plutôt que de subir semblable séparation, il préférerait mille fois la mort. Il valait mieux mourir que de vivre loin des êtres qu'il adorait, que d'être torturé par cette terrible nostalgie qui lui déchirait le cœur.

Il leva de nouveau la tête, regarda autour de lui.

Oui, il valait mieux mourir...

La fenêtre qui s'ouvrait là-haut, près du plafond, avait une vitre. Il pourrait facilement la briser et se couper les veines du poignet.

Alors...

Aors, tout serait fini. Sa pauvre âme n'aurait plus à supporter le déchirement de cette torture. On ne pourrait plus le martyriser...

Mais... Il ne verrait plus Lucie, ni ses enfants !

Non, il fallait vivre !

Il pouvait faire opposition au jugement. Demange avait déjà promis qu'il le ferait.

Il y avait donc encore un fragile rayon d'espoir. Et tant que ce dernier ne serait pas éteint, il fallait continuer

la lutte pour l'honneur et pour la liberté...

S'il avait pû revoir Lucie, au moins une seule fois !

Pauvre Lucie !... Comment avait-elle pu supporter ce coup ?

Elle était, sans doute, désespérée...

Le regard du prisonnier tomba sur la table sur laquelle se trouvait du papier et un crayon.

Devait-il écrire à Lucie ?...

Oui... il pouvait le faire. Maintenant que le jugement avait été rendu, on ne pouvait plus l'empêcher de communiquer avec sa femme.

Il prit une rapide décision et, quelques instants plus tard, le crayon courait, rapide, sur le papier...

« Ma chère Lucie :

« Cette chose inouïe est arrivée ! Ils m'ont condamné ! Tu le sais déjà et tu connais l'infâme sentence qui devrait me priver pour toujours de l'honneur et de la liberté. C'est un outrage sanglant à la justice. Etre innocent, avoir vécu toujours de la façon la plus honorable, la plus honnête et se voir soudain accusé du crime le plus honteux que puisse commettre un soldat !... Peut-il exister une pire infamie ?...

« Comment pourras-tu supporter ce martyre, ma chère, mon adorée Lucie.

« En pensant à toi, à la terrible situation dans laquelle tu te trouves, je sens mon cœur se briser, je sens la folie monter dans mon cerveau...

« Nous avons été si heureux pendant cinq ans ! Et maintenant !

« Cependant, il est absolument nécessaire, mon aimée, que nous conservions bon espoir... Malgré le malheur qui nous a frappés, nous devons être forts, la vérité doit éclater...

« Et, jusqu'alors, nous devons supporter avec séré-

nité toutes les épreuves qui nous seront imposées par le destin.

« Je sais que tu m'aideras à être fort et c'est pour moi une indicible consolation que de savoir que tu seras toujours avec moi par l'esprit et la tendresse de ton cœur.

« Acceptons avec stoïcisme la lutte contre l'injustice. Nous ferons tout pour amener la vérité à la lumière. Nous sacrifierons, sans hésiter, toute notre fortune, s'il le faut pour retrouver mon honneur sali par la calomnie et le mensonge. Il est nécessaire que cette tâche soit lavée par un nouveau jugement. Nous irons en appel contre le verdict du Conseil de Guerre et l'avocat Demange saura sans doute faire retomber sur les vrais coupables l'atroce accusation qui a été lancée contre moi...

« J'espère que, maintenant, on ne t'empêchera plus de venir me voir. Demande immédiatement l'autorisation nécessaire et viens... Je désire tant te revoir, ma chère Lucie !

« J'ai à peine le courage de te demander des nouvelles des petits. En pensant à ces pauvres chéris, mes yeux s'emplissent de larmes. Quand tu viendras tu me parleras d'eux... Embrasse-les pour moi...

« En me revoyant dans ma cellule, seul, déshonoré, j'ai cru, tout d'abord, devenir fou... Mais, après, j'ai réfléchi et j'ai eu la force de réagir et de me soustraire au désespoir qui me déchirait le cœur.

« Ma conscience, qui ne peut m'adresser aucun reproche, m'a dit :

« Redresse-toi... Lève la tête, tu dois être fort de ton bon droit ! L'épreuve sera dure, elle sera très âpre, mais tu dois y résister...

« Et je te répète les mêmes mots, Lucie ! courage !

« Je t'embrasse mille fois... Viens me voir bien vite :

« A toi, pour la vie et pour la mort... Alfred. »

Quand le prisonnier eût terminé d'écrire, il relut la lettre, puis la plia en quatre et la mit dans une enveloppe sur laquelle il écrivit l'adresse de sa femme.

Maintenant, il se sentait plus calme, plus tranquille.

Il avait presque l'impression de s'être rapproché de Lucie, d'avoir accompli une démarche décisive vers le salut et la liberté...



La porte de la cellule venait de s'ouvrir.

Alfred se tourna et vit entrer Maître Demange. Un gardien accompagnait l'éminent avocat.

Ce dernier tendit la main au détenu qui la serra avec effusion. Puis il considéra son client d'un œil scrutateur, en disant :

— Je craignais de vous trouver en proie au désespoir et je suis très heureux de constater que vous êtes calme et courageux...

— A quoi me servirait de me désespérer ?

— Très bien dit !... J'ai déjà préparé le recours en appel et il ne vous reste qu'à le signer...

— Vous l'avez ici ?

— Certainement...

Ce disant, l'avocat tira de sa serviette une feuille officielle et, après l'avoir dépliée, il la déposa sur la table.

Dreyfus y jeta un coup d'œil rapide, puis il demanda à l'avocat :

— Vous croyez que nous pourrions obtenir la révision ?

— J'en suis convaincu... Veuillez signer...

Demange tendit au détenu son porte-plume, ainsi

qu'un encrier de poche qu'il avait apporté dans sa serviette. Alfred signa le document sans la moindre hésitation et d'une main ferme et sûre.

— Voici qui est fait, maître...

Puis il lui tendit, en même temps, la lettre adressée à sa femme, en ajoutant d'une voix émue :

— Voulez-vous me rendre le service de faire porter cette lettre à son adresse ?

— Bien volontiers, capitaine...

— Merci.

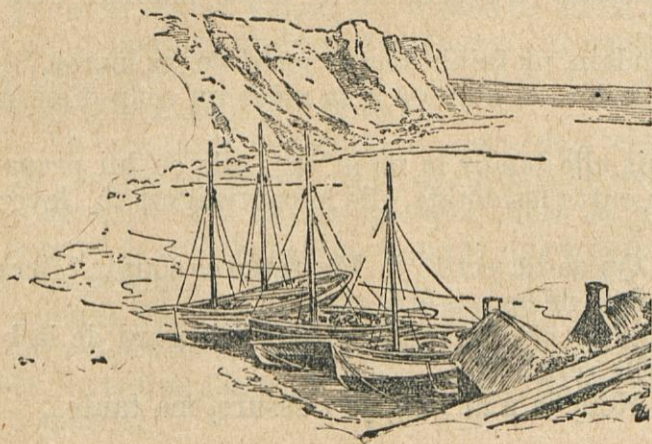
Les deux hommes se serrèrent cordialement la main.

— Je reviendrai bientôt, promet Demange. Dès maintenant, je vais préparer l'instance... Prenez patience, capitaine, et ayez confiance en la justice...

Alfred sourit. C'étaient les mêmes paroles qu'il avait écrites à Lucie !

— Tout s'arrangera, capitaine !... Au revoir !...

— Je l'espère !... Au revoir, maître Demange.





CHAPITRE LV.

AMOUR NAISSANT...

La femme du capitaine von Schwartzkoppen, se trouvait dans son boudoir avec sa nièce Brigitte.

Les deux femmes étaient assises près de la cheminée dans laquelle brûlait un grand feu de bois.

Elles ne parlaient plus depuis quelques minutes.

Elles étaient toutes deux un peu lasses, car les préparatifs des fêtes de Noël les avaient beaucoup occupées.

Brigitte rêvait... Il était si doux de s'abandonner à un doux songe, à côté de cette belle flamme claire et chaude.

Soudain, un faible soupir sortit de ses lèvres. Sa tante leva la tête et adressa à sa nièce un coup d'œil affectueux.

Puis elle tendit la main vers elle et, lui prenant le menton entre les doigts, elle la contraignit à lever les yeux.

— Qu'as-tu, petite ?... Pourquoi ce soupir ? Serait-ce la nostalgie de ne pas être chez toi... ?

Brigitte rougit, puis, évitant le regard de la bonne dame, elle répondit :

— Non, je n'ai rien, je t'assure, ma tante...

— Allons, allons, Brigitte ! Si Fritz von Stetten entendait cette réponse, je suis sûre qu'il ne serait pas très satisfait ! Sans doute, ton fiancé est convaincu que ces jours-ci, spécialement, tu te consumes de regrets ! Je crois qu'il passera les fêtes de Noël chez tes parents.

Brigitte von Scheden appuya sa tête contre le dossier du fauteuil, en fermant les yeux.

— Je n'éprouve aucune nostalgie, dit-elle.

— Vraiment ?... Cela ne me semble guère aimable pour une fiancée, vis-à-vis de son futur mari.

— Fiancée ! répéta la jeune fille avec un accent ironique.

Madame von Schwartzkoppen hocha la tête avec un air contrarié.

— Enfant ! Ma petite enfant !... Ton avenir me préoccupe beaucoup ! Maintenant, que tu es près de nous, je me souviens souvent du temps où, moi aussi, j'étais fiancée... Ah ! comme c'était différent !... Tous les matins, je courais à la rencontre du facteur pour savoir s'il n'y avait pas dans le courrier des lettres de mon futur époux... Je me souviens encore de ce que je comptais les heures qui me séparaient de lui, quand je l'attendais !... Et la date fixée pour le mariage n'arrivait pas assez vite à mon gré... Et toi, par contre...

Brigitte se mordit les lèvres :

— Ah ! ma tante, il faut donc tout te dire ? soupira-t-elle. Je croyais vraiment que tu avais déjà deviné !

— En effet, j'ai deviné quelque chose et, puisque nous parlons de celà, je te répète que je suis très préoccupée de ton avenir...

La jeune fille resta quelques instants silencieuse, puis elle se leva tout à coup et alla s'agenouiller près de sa tante, lui entoura la taille de ses bras et appuya sa tête sur ses genoux.

— Ah ! Ma chère tante ! balbutia-t-elle, en éclatant en sanglots. Moi aussi, je suis préoccupée... J'éprouve bien du chagrin... Quelquefois même je me désespère...

— Comment !... Mais, voyons, n'as-tu pas accepté volontairement d'épouser Fritz von Stetten ?

— J'ai accepté, oui, mais pas volontairement ! Je ne pouvais faire autrement... Tu sais bien que nous sommes pauvres... Papa avait beaucoup de dettes, de dettes contractées non par légèreté, mais par nécessité... Maman était toujours malade et son séjour dans les stations balnéaires coûtait cher... Puis elle est morte, nous laissant seuls... Alors, nous avons eû de terribles préoccupations... Fritz von Stetten avait prêté beaucoup d'argent à papa qui n'était pas en mesure de le lui rendre... Ce fut alors qu'il demanda ma main...

Hélène caressa avec tendresse la tête blonde de sa nièce. Puis, un profond soupir sortit de ses lèvres.

— Je m'en doutais un peu, Brigitte !... J'en étais presque certaine, mais je ne voulais rien te dire pour ne pas te blesser...

Pendant quelques instants, les deux femmes restèrent silencieuses : on n'entendait que les sanglots étouffés de Brigitte von Scheden, qui continuait de pleurer.

Enfin, la jeune fille reprit :

— Je suis très contente de pouvoir enfin parler de ma peine à quelqu'un, ma tante !... J'ai un grand poids sur le cœur, un poids qu'il me semble presque impossible de supporter... Je voulais tout te dire, mais je n'en ai jamais eu le courage jusqu'à présent...

— Je comprends, dit la tante, en hochant la tête. Mais, à présent, dis-moi tout, ma chère petite... Peut-être pourrai-je te donner quelque conseil ou te venir en aide...

— Me venir en aide ?... Comment cela serait-il possible, ma tante ? Désormais, je crois qu'il ne me reste pas

autre chose à faire que de suivre le chemin tracé, si dur qu'il puisse être...

— Pourquoi ?... Qu'est-ce qui pourrait t'y obliger ?..

La jeune fille fixa sur Madame von Schwartzkoppen un regard voilé de larmes.

— Si je ne veux pas achever de faire le malheur de mon père et de mes frères, il ne me reste qu'à se soumettre, ma tante ; parce que je sais bien que Fritz von Stetten n'aurait aucune considération pour nous si je refusais de l'épouser...

« Les années qu'il a passées dans les pays tropicaux l'ont rendu insensible ; il n'a ni pitié, ni égards pour personne... Il est de ces hommes qui considèrent seulement le but à atteindre et ne reculent jamais, même s'ils devaient marcher sur des cadavres !...

« Il s'est pris d'une violente passion pour moi dès qu'il m'a vue... Je n'ignore pas qu'il a possédé de nombreuses femmes, des femmes de toute espèce... Quand il a vu que je me dérobaïs obstinément à la cour qu'il me faisait, il a eû recours à un stratagème dont l'effet était certain, mais qui n'était pas très digne d'un gentilhomme : il s'est mis à prêter de l'argent à mon père, de fortes sommes, puis il lui en a offert encore et toujours plus, ce qui ne lui était pas difficile, étant donné sa fortune. Et, enfin, un jour, un mauvais jour pour moi, il vint voir mon père et lui proposa ce marché : ou lui rendre immédiatement l'argent prêté, ou lui accorder ma main...

La jeune fille fit une brève pause, puis, fixant sa tante dans les yeux elle conclut d'une voix sourde :

— Tu comprends, à présent, pourquoi j'ai accepté de me fiancer à cet homme ? C'était pour sauver mon père et mes frères...

— Et qu'espères-tu de l'avenir, petite ? Comment te l'imagines-tu ?

— Je ne le sais, ma tante, je n'ose même pas y penser... Je me laisserai porter par le courant fatal de mon destin, voilà tout...

— Que signifie la somme que vous m'avez donnée ?

— Mais il ne faut pas te résigner aussi facilement, petite ! Je dois avouer que je m'étais fait une idée tout à fait différente de la question... Je m'étais imaginée que tu épousais un homme riche, dans le but d'assurer ton avenir... Cependant, ton attitude, ton inexplicable mélancolie, ton indifférence vis-à-vis de Fritz von Stetten m'étonnaient un peu... J'ai remarqué aussi que, ces temps derniers, tu n'ouvres même pas ses lettres...

Brigitte s'était, de nouveau, assise dans un fauteuil. Immobile, les yeux clos, elle souriait en silence.

— Oui, dit-elle, la voix changée, je ne suis plus la même, ma tante.....

Avant que celle-ci ait pu répondre, on entendit dans le couloir un bruit des pas et la porte s'ouvrit devant le capitaine von Schwartzkoppen.



L'attaché militaire salua affectueusement sa femme et sa nièce.

Il semblait préoccupé et son épouse s'en aperçut du premier coup d'œil.

— Qu'as-tu ? lui demanda-t-elle, en l'observant avec anxiété. Tu me sembles très nerveux...

Au lieu de s'asseoir, Schwartzkoppen se mit à arpenter la pièce de long en large, puis il dit :

— Je viens d'apprendre que le capitaine Dreyfus a été condamné à la déportation à vie, pour le crime de hau-

te trahison !

Brigitte sursauta et regarda son oncle avec un air indigné.

— Mais, mon oncle, ne nous avais-tu pas dit qu'il était innocent ! s'écria-t-elle. Qu'il n'avait jamais eu de rapport avec toi ou avec l'ambassade allemande..... ?

Le capitaine Schwartzkoppen fit un signe affirmatif.

— C'est la vérité, mon enfant !

— Alors ?..... Pourquoi n'as-tu pas révélé le nom du vrai coupable ?..... Pourquoi as-tu laissé condamner un innocent ?

Le diplomate posa les mains sur les épaules de la jeune fille puis d'une voix mal assurée, il déclara :

— J'aurais bien voulu pouvoir le faire, mais c'était impossible.....

— Mais comment peux-tu tolérer qu'un innocent soit injustement puni, qu'il souffre à la place d'un autre ?

L'officier l'interrompit d'un geste nerveux.

— Que dis-tu là, Brigitte..... ? Ne sais-tu pas que j'ai fait tout ce que je pouvais pour sauver Dreyfus ?.... Je me suis rendu à Aix-la-Chapelle pour avoir un entretien avec Schlieffen..... Je lui ai exposé tous les détails de l'affaire, mais l'on m'a imposé de rester étranger au procès de la manière la plus absolue..... Cependant, on a donné des instructions à l'ambassadeur qui s'est rendu auprès du Ministre de la Guerre, pour lui dire que nous n'avons jamais eu aucune relation avec Dreyfus..... Le jugement démontre, aujourd'hui, que l'on n'a pas ajouté foi à notre parole.....

— Mais c'est une odieuse injustice ! s'écria la jeune fille en proie à une grande agitation.

— Je ne le nie pas, mon enfant..... C'est une injustice inouïe. Ce pauvre capitaine est un véritable martyr..... Dans le fond, sa condamnation n'est qu'un expédient

pour calmer le peuple..... Crois-moi, Brigitte, j'éprouve, pour cet homme, une immense pitié..... Mais malheureusement, je ne puis rien faire pour lui.....

La jeune fille semblait hors d'elle-même.

Sur ses traits charmants se lisait une angoisse indicible. Elle s'empara des mains du capitaine et insista :

— Mais..... il n'est peut-être pas vrai que tu as reçu des documents secrets, relatifs à des plans militaires français ?

— Alors, dis-moi..... qui t'a procuré ces documents ?

L'attaché ne put réprimer un sourire, un peu ironique :

— Comme tu es naïve, mon enfant ! s'exclama-t-il. Crois-tu vraiment que je puis te révéler le nom de cette personne ?

— Pourquoi pas ?

— Parce qu'il s'agit d'un secret qui ne m'appartient pas, Brigitte !..... C'est un secret de service, un secret d'Etat..... Je n'en parlerais même pas à ta tante.....

Déçue, la jeune fille se laissa tomber de nouveau sur le fauteuil.

— Secret de service ! répéta-t-elle avec amertume. Et pour un semblable secret, on a le droit de sacrifier toute une famille d'honnêtes gens ?

Mlle von Scheden était si excitée qu'elle ne s'était pas aperçue de ce que son ouvrage de broderie était tombé à terre.

Le capitaine se baissa pour le ramasser, mais avant de le rendre à la jeune fille, il l'examina. C'était un portefeuille de soie brodée dans un angle duquel figuraient les initiales M. D.

— Je croyais que c'était un cadeau que tu me destinais, dit l'attaché militaire. Je vois que je me suis trompé !

Nerveusement, Brigitte tendit la main pour repren-

dre l'objet.

— Non, mon oncle, dit-elle en rougissant, non, ce n'est pas pour toi.....

— J'ai compris ! s'exclama le diplomate. M. D..... c'est Mathieu Dreyfus, n'est-ce pas ?

Il posa sur sa nièce un regard quelque peu contrarié et il ajouta :

— Tu sais que ceci est un cadeau qui a une signification très intime..... ?

Brigitte évita de rencontrer le regard de son oncle et elle dit doucement :

— Mathieu Dreyfus m'a sauvé la vie..... Je lui dois une grande reconnaissance et une sincère amitié.....

Le capitaine ne put s'empêcher de sourire.

Une grande reconnaissance et une sincère amitié répéta-t-il en rendant le portefeuille à la jeune fille. Evidemment, tout cela ne me regarde pas.... Néanmoins, je te demande en grâce, ma petite Brigitte, de ne pas devenir amoureuse de cet homme !.... Autrement, tu pourrais provoquer de sérieuses complications familiales et cela serait désagréable pour tout le monde.....

La jeune fille ne trouva rien à répondre à cette remarque dont elle n'aurait pu contester ni la justesse, ni la modération.

Mme von Schwartzkoppen devinait très bien que l'émotion de sa nièce devait être à son comble et elle voulut lui donner le temps de retrouver son calme.

Elle s'approcha de son mari et lui prit le bras, pour l'entraîner dans la salle à manger, sous le prétexte de lui demander son avis relativement à quelques arrangements qu'elle avait pris pour les fêtes de Noël.



Restée seule, Brigitte von Scheden se couvrit le visage de ses mains et laissa couler ses larmes.

Elle comprenait que Mathieu Dreyfus, son chevaleresque sauveur, devait souffrir en ce moment une torture indicible. Et elle..... elle voulait partager sa souffrance.

Que pouvait-elle faire pour venir en aide à Mathieu ?

La jeune fille était persuadée de ce que le capitaine Dreyfus était innocent du crime pour lequel il avait été condamné.

Mais qui était le vrai coupable ?

Son oncle devait connaître son nom, mais il ne le dirait pas ; il ne pouvait pas le dire.

Et si elle..... si elle parvenait à le savoir autrement ?

Elle n'eut pas le courage de formuler entièrement son idée.

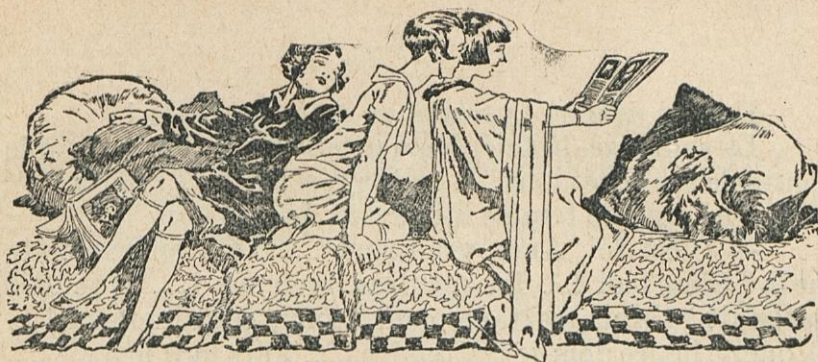
Timidement, elle regarda autour d'elle, comme si elle avait eu peur que quelqu'un eut pu lire dans sa pensée.

Puis elle recommença de réfléchir.....

Elle devait aider Mathieu... Elle devait faire quelque chose pour sauver le malheureux innocent.....

Et elle ne voyait qu'un seul moyen..... découvrir le nom du vrai coupable, de l'infâme qui avait commis le crime et qui permettait qu'un autre l'expiât à sa place.

De cette façon elle rendrait un grand service à Mathieu et à toute la famille du capitaine Dreyfus.....



CHAPITRE LVI.

LA FIN JUSTIFIE LES MOYENS.

Le colonel Henry se trouvait dans son bureau et, courbé sur une masse de papiers, il travaillait activement. Il cherchait à s'étourdir de besogne afin de chasser les pensées qui le tourmentaient. Depuis le jour de la condamnation de Dreyfus, il lui semblait toujours entendre les cris désespérés du malheureux capitaine.

Sa conscience lui causait d'horribles angoisses. Les remords ne lui laissait pas un instant de paix. Il ne savait plus comment supporter ce supplice.

Soudain, l'image d'Amy Nabot parut devant son esprit.

Cette femme !.....

Chaque fois qu'il pensait à elle, Henry sentait son sang bouillir dans ses veines. Il ne réussissait plus à se comprendre lui-même. A certains moments, il haïssait Amy Nabot et il n'éprouvait d'autre désir que de se libérer de son emprise. Mais quand elle était près de lui, quand il respirait l'énivrant parfum qui se dégageait de son corps, quand il contemplait son visage enchanteur quand elle posait sur lui ses yeux noirs et profonds, il perdait toute maîtrise de soi-même.

Il était devenu l'esclave de cette créature !

La sonnerie du téléphone interrompit tout-à-coup le cours de ses réflexions. Il prit le récepteur et écouta :

Une voix de femme lui parlait de très loin.

— C'est toi, Amy, vraiment ?..... Tu viendras cette nuit ? Chez moi ?.... Tu viendras, bien sûr ?..... Si je suis satisfait ? Mais, certainement, Amy, certainement !.... A quelle heure dois-je t'attendre ?..... Vers huit heures !... Bien !... Très bien !.... A ce soir.....

Il déposa l'appareil et se redressa sur son fauteuil. Maintenant, son visage exprimait une joie indicible.

Amy allait venir !.... Enfin !.... Son ardent désir, ses secrets espoirs, allaient donc se réaliser..... Il obtiendrait la récompense tant désirée.....

D'un geste nerveux, il écarta les papiers qu'il avait devant lui. Il n'avait plus aucune envie de travailler. Il devait faire quelque chose de plus important. Il voulait recevoir Amy d'une manière solennelle.

Avant tout, il fit une liste de mets choisis et de bons vins ; puis appelant son ordonnance, il l'envoya chez un célèbre rotisseur pour commander le repas.

Puis, il sortit de la maison, pour se rendre chez un fleuriste où il acheta des roses, des œillets, du jasmin et des orchidées. Revenu chez lui, il acheva rapidement les préparatifs de la fête d'amour qu'il voulait donner à Amy.

A huit heures précises, la jeune femme arriva.

Elle portait une magnifique toilette du soir, très décolletée et brodée de perles.

— Comme tu es belle, Amy ! s'exclama l'officier avec enthousiasme.

— Tu trouves ? fit-elle en riant.

— Je crois que, dans tout Paris, il n'existe pas une autre femme, qui puisse t'être comparée.

— Flatteur !....

Amy Nabot se mit à regarder autour d'elle, examinant la table somptueusement garnie et les bouquets de fleurs qui étaient disposés partout.

— Comme c'est beau ! s'écria-t-elle avec une admiration sincère.

— Une fête d'amour doit être célébrée avec tout le faste qui lui convient, répondit l'officier d'une voix tremblante de passion, tandis que sa bouche cherchait avidement le bras nu de la jeune femme.

Une promesse d'abandon se lisait dans les yeux d'Amy.

Ils prirent place à table et commencèrent à déguster les mets et les vins fins que le colonel avait commandés. En dernier lieu on fit sauter les bouchons de champagne et les deux complices vidèrent consciencieusement les trois bouteilles. Henry commençait à se sentir ivre, mais sa compagne conservait tout son sang-froid et toute sa présence d'esprit.

Quand le repas fut terminé, l'ancienne danseuse se dégagea de l'étreinte d'Henry qui continuait de la caresser.

— Veux-tu que nous passions dans ton bureau ? lui dit-elle.

— Dans mon bureau ? Pourquoi faire ?..... Enfin, si tel est ton désir, je n'ai rien à te refuser.....

Un sourire mystérieux passa sur les lèvres de la jeune femme.

Quand ils furent dans le bureau, elle se dirigea directement vers la table à écrire, toujours jonchée d'une multitude de papiers.

— Tu travailles beaucoup chéri..... ?

— Oui..... Vraiment aujourd'hui, j'ai eu plus à faire que d'habitude.

— Qu'as-tu fait ?

— Ah !..... Il s'agit de choses de service, Amy..... Je ne puis rien te dire.....

— Quelle sottise !..... A moi, tu peux tout me dire !.... Autrement, je m'en vais, parce que cette attitude m'offense !

— Ne te fâche pas, Amy..... Pourquoi veux-tu troubler la joie de ces heures charmantes ? En quoi mon travail peut-il t'intéresser ?..... Je t'aime.....

— C'est bien ! Garde tes secrets, à l'avenir, je ferai de même pour les miens.....

— Amy ! s'exclama-t-il en la saisissant par un bras. Mais elle se dégagea presque rageusement.

— Laisse-moi !..... Ta méfiance m'a déjà fait perdre toute ma bonne humeur !.....

— Ne fais pas l'enfant Amy..... Sois raisonnable !

Et avec une douce violence, il la contraignit à s'asseoir sur un divan.

— Si tu tiens tant à le savoir, reprit-il ensuite, voyant qu'elle le considérait avec un regard froid et hostile, je vais te dire ce que j'étais en train de faire..... Il s'agit d'un nouveau plan de mobilisation contre l'Allemagne.

— Ah ! Et tu crois qu'il ne peut pas m'intéresser ?

— Si, il est possible qu'il t'intéresse, dit l'officier en riant avec un air hébété, dû en partie au désir fou qu'il éprouvait pour cette femme, en partie aux fumées du vin. Mais en ces heures de joie, je ne veux pas penser à ces choses-là..... Sois gentille, chérie, vien..... Buons encore un peu de champagne..... Ainsi, nous retrouverons notre bonne humeur.

Amy éclata de rire.

— Tu as raison ! fit-elle. Laissons de côté, les choses sérieuses et buons !.....

Henry se hâta d'aller dans la salle à manger, d'où il

revint apportant une bouteille de champagne et deux coupes. L'ancienne danseuse semblait prendre plaisir à le voir boire.

Entre deux caresses, le colonel acceptait volontiers de vider une coupe, tandis qu'Amy avait la précaution de verser le contenu de la sienne dans le seau à glace.

— Bois, mon chéri, bois !..... Trinquons, trinquons à notre bonheur, à notre avenir !.... A notre amour !.....

— Oui, chérie, oui !..... Buvons !..... embrasse-moi encore !

Mais, soudain, après avoir vidé encore une coupe, l'officier eut l'impression qu'une sorte de brouillard s'étendait devant ses yeux.

Il tendit les mains pour caresser Amy, mais ses bras retombèrent inertes le long de son corps. Puis ses paupières se fermèrent, sa tête s'abattit d'un côté sur le dossier du fauteuil.

Un sourire de triomphe glissa sur les lèvres de la jeune femme.

Elle avait atteint le but qu'elle se proposait.

Henry dormait... il s'était endormi comme une brute et là-bas, sur la table, se trouvaient les documents qu'elle convoitait.

Elle se leva rapide et silencieuse et s'approcha du bureau. Elle examina les papiers avec attention et s'empara de ceux qui l'intéressaient.

Puis, elle sortit rapidement de la pièce, traversa l'antichambre, descendit l'escalier et bientôt elle se trouva dans la rue.

Un homme, vêtu d'un pardessus sombre s'approcha rapidement d'elle.

C'était Esterhazy.

Il était en civil et les bords de son chapeau étaient rabattus sur ses yeux.

Personne ne pouvait le reconnaître.

— Eh bien ! demanda-t-il à voix basse.

— Voici les plans, répondit-elle. Mais hâte-toi, il faut que je remonte immédiatement auprès d'Henry. S'il s'apercevait de ce que j'ai fait, il serait capable de me tuer. Il faut photographier ces documents au plus vite et les remettre à leur place.....

— N'aie pas peur..... Tout est prêt. Dans deux heures, au plus tard, je serai de retour..... Quand tu entendras le signal convenu, tu n'auras qu'à descendre dans la rue pour reprendre ces papiers et les remettre à l'endroit où tu les as trouvés.

Amy Nabot fit un signe de tête affirmatif et, quelques instants plus tard, elle était de nouveau dans l'appartement du colonel Henry.

Celui-ci était toujours plongé dans un profond sommeil.

Quant à la jeune femme, elle devait faire des grands efforts pour rester éveillée, car tout aurait été compromis si elle avait dormi au moment où son complice serait de retour avec les documents secrets.

Les minutes passaient avec une lenteur obsédante. L'ancienne danseuse n'osait pas se mouvoir ; elle craignait qu'Henry s'éveille d'un moment à l'autre.



Soudain, un coup de sifflet prolongé arriva à ses oreilles.

Enfin !

Elle sortit de la pièce et descendit dans la rue, sans faire le moindre bruit. Esterhazy lui remit les documents,

sans prononcer un seul mot, puis il disparut dans l'obscurité, tandis qu'elle se hâtait de remonter.

Elle était très agitée.

Mais elle se rassura vite, car le colonel Henry continuait de dormir.

Un instant plus tard, les papiers se trouvaient à leur place, parmi tous ceux qui encombraient la table.

Amy laissa échapper un soupir de soulagement. Puis, elle s'approcha de l'officier et resta quelques minutes à le considérer en souriant ironiquement.

— Idiot !

Puis elle se dirigea de nouveau vers la table à écrire y prit une feuille de papier et y écrivit ces quelques mots au crayon :

« Comme je ne trouve pas agréable de passer la nuit à côté d'un homme qui dort comme une souche, je rentre chez moi. »

AMY D.

Cela fait, elle mit le papier dans une enveloppe qu'elle plaça sur le guéridon qui se trouvait devant le divan, de façon à ce que l'officier la voit aussitôt qu'il s'éveillerait.

— Idiot ! répéta-t-elle encore à voix basse en lui jetant un regard d'ironique commisération. Elle a été jolie ta nuit d'amour !

Puis elle se versa un verre d'eau et but à longs traits pour éteindre la soif qui lui desséchait la bouche et les lèvres.

Enfin, sans daigner jeter même un regard à l'ivrogne, elle se dirigea vers l'antichambre, mit son manteau, son chapeau et sortit définitivement.

Elle pouvait être pleinement satisfaite de l'issue de sa mission. Elle avait réussi avec une facilité bien plus grande qu'elle n'eut pu l'imaginer.



CHAPITRE LVII.

CE QUE PEUT L'AMOUR.

Depuis sa conversation avec son oncle, Brigitte était en proie à une grande inquiétude. Elle voulait à tout prix revoir Mathieu Dreyfus et lui parler.

Mais comment faire ?

Il n'était pas facile d'aller le trouver chez lui et elle ne pouvait pas non plus lui écrire, car la lettre ne lui serait arrivée que le lendemain et Brigitte était pressée.

Alors, pour le voir immédiatement, que faire ?

Soudain, une idée lui traversa l'esprit :

Pourquoi ne lui téléphonerait-elle pas d'un café en le priant de venir la rejoindre immédiatement ?

Ceci n'était guère convenable pour une jeune fille, mais puisqu'il n'y avait pas le choix, Brigitte décida d'employer ce moyen.

Elle s'habilla à la hâte et, avant de sortir, elle s'arrêta un instant devant la porte du bureau de son oncle.

Celui-ci discutait à haute voix avec des visiteurs.

Satisfaite, la jeune fille gagna l'antichambre où elle rencontra un domestique qu'elle chargea de dire à sa tante qu'elle était sortie pour faire quelques achats pour Noël.

Chemin faisant, elle se répétait les paroles de son oncle.

Peut-être avait-il raison de craindre qu'elle ne fut amoureuse de Mathieu Dreyfus ?

Eh bien ?..... Quel mal y avait-il à cela ? Etait-ce de sa faute ?

Mais l'autre ?..... Celui qu'elle avait accepté comme fiancé ? Avait-elle le droit de ne pas tenir sa parole ?

Elle se torturait l'esprit pour trouver une justification à sa conduite.

Mathieu Dreyfus lui avait sauvé la vie..... Ne devait-elle pas lui conserver une gratitude éternelle ?..... Pouvait-elle refuser de l'aider en ces jours où il était si malheureux ?

Non..... Son cœur lui conseillait de se rapprocher de lui et d'être son amie de le réconforter et de l'aider.....

Arrivée dans un petit café, presque désert, elle prit place devant une table, commanda une tasse de chocolat, puis se dirigea presque aussitôt vers l'appareil téléphonique pour se mettre en communication avec Mathieu Dreyfus.

En reconnaissant au bout du fil la voix du jeune homme, elle resta un instant confuse, troublée et réussit péniblement à prononcer son propre nom.

Enfin, toujours d'une voix mal assurée, elle lui fit part de son désir de le voir tout de suite et lui demanda de venir la rejoindre dans le café où elle se trouvait.

— Je viens immédiatement, répondit Mathieu.

La jeune fille retourna à sa place et y resta, immobile, regardant la porte.

Ses pensées se bousculaient dans son esprit. La voix de son cœur lui parlait de bonheur, de joie, d'amour..... de tendresse.....

Elle rêvait.....

Mathieu Dreyfus ne se fit pas attendre longtemps et quand elle le vit, Brigitte lui tendit la main en rougissant.

Tous deux étaient tellement troublés que, durant quelques minutes, ni l'un ni l'autre ne fut capable de dire un mot. Ils restèrent à se regarder dans les yeux sans même se rendre compte de ce qu'ils n'avaient pas cessé de se tenir les mains pendant tout ce temps.

— Vous vous serez sans doute étonné, Monsieur Dreyfus, dit enfin la jeune fille, de ce que je me sois permise de vous téléphoner..... Mais aujourd'hui mon oncle m'a dit quelque chose au sujet de cette..... terrible erreur judiciaire et j'ai éprouvé un vif désir de causer avec vous. Il est vraiment inouï que le conseil de guerre ait pu donner une sentence aussi inique.....

Mathieu appuya ses lèvres sur la main de Mlle von Sheden et répondit :

— Je vous remercie de tout cœur pour l'intérêt que vous prenez à cette triste affaire Mademoiselle..... Je vous assure que ça me fait du bien de savoir que nous avons, malgré tout, encore des amis.....

— C'est précisément pour vous en donner l'assurance que j'ai osé vous appeler, Monsieur Dreyfus..... La condamnation de votre frère m'a plongée dans un véritable désespoir..... N'y aurait-il pas quelque moyen de faire annuler cette monstrueuse sentence ?

Mathieu haussa les épaules.

— Cela ne deviendrait possible que si nous étions en mesure de dénoncer le vrai coupable, répondit-il.

Mlle von Sheden le regarda avec un air pensif.

— Croyez-vous que le coupable ferait partie du personnel de l'ambassade ? interrogea-t'elle.

— Qui sait ? s'exclama Mathieu avec un air indécis.

— Il se pourrait bien que ce personnage soit encore en relations avec mon oncle, ne serait ce que par écrit.....

— Cela n'est évidemment pas impossible, Mademoiselle, mais quelle différence cela pourrait-il faire à notre point de vue ?

Brigitte von Sheden sourit et répondit :

— Je pourrais, par exemple... essayer d'exercer une petite surveillance..... Et même..... examiner un peu la correspondance.....

Dreyfus eut un geste négatif.

— Non, Mademoiselle, non ! lui dit-il. Il ne faut pas faire cela.....

Elle l'interrompit avec vivacité.

Et pourquoi pas ? fit-elle. Ce ne serait pas tellèment difficile, vous savez ?..... J'ai l'habitude d'entrer comme je veux dans le bureau de mon oncle.....

— Mais..... Est-ce que vous dites cela sérieusement ?

— Tout ce qu'il y a de plus sérieusement !..... Et j'ai l'idée qu'en agissant de cette façon, je pourrais arriver à découvrir quelque chose qui serait utile dans le sens de démontrer l'innocence de votre frère..... Les exigences de sa profession obligent mon oncle à ne rien divulguer de cette affaire, mais moi qui ne fais point partie du corps diplomatique, je ne suis nullement tenue à une semblable discrétion !

Mathieu était profondément ému, et aussi quelque peu embarrassé, car ce que la jeune fille venait de dire était vraiment plus qu'inattendu !

— Mademoiselle, dit-il après avoir réfléchi un instant, — je ne sais vraiment pas comment vous exprimer l'immense gratitude que j'éprouve, mais je crains que, malgré votre héroïque bonne volonté, vous ne pourriez guère atteindre de résultats bien décisifs..... Le capitaine von Schwartzkoppen ne doit certainement pas avoir l'habitude de laisser traîner des documents importants sur son bureau.....

— C'est ce que nous verrons..... Laissez-moi faire et attendez les événements..... Maintenant parlons d'autre chose.....

Et elle aiguilla la conversation sur un autre sujet.

Tout en continuant de parler, les deux jeunes gens ne cessaient de se regarder ; ils comprenaient que leur sympathie était mutuelle et qu'elle augmentait d'instant en instant.

Mathieu admirait fort la fraîche et rayonnante beauté de Brigitte qui ressemblait à quelque déesse échappée de Walhalla. Son teint, surtout était une pure merveille et la couleur sombre du large collet de fourrure qui encadrait son visage en faisait encore ressortir l'éclat.

Enfin, le moment de se quitter arriva. Les deux jeunes gens se séparèrent devant le petit café ; tous deux prononcèrent à ce moment des paroles de politesse assez banales, mais ce qu'ils entendaient surtout, c'était la voix de leurs cœurs qui leur faisait de merveilleuses promesses.

A l'instant où la jeune fille allait s'éloigner, Mathieu la retint encore et, comme instinctivement, il murmura :

— Quand pourrai-je vous revoir ?

Et comme elle ne répondait pas, il insista :

— A l'occasion des fêtes de Noël, tout le monde fait des cadeaux..... Faites-moi celui de me laisser passer encore un moment avec vous.....

— Eh bien, soit.... Attendez-moi le jour de Noël dans le jardin du Luxembourg, devant le palais du Sénat, à trois heures de l'après-midi.....

Et elle se sauva bien vite, sans attendre la réponse.